

Jean-Pierre Drapier

Miroirs brisés *

Pourquoi Althusser ? Pourquoi à propos d'amour parler de ce philosophe marxiste, intellectuel phare des années 1960 et 1970 et qui a étranglé sa femme en 1980 ? Pourquoi ces *Lettres à Hélène* ? Parce que ces lettres disent que « l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... encore ¹ ». Ou, si vous préférez, parce que « *Encore*, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour ² ». Nous verrons qu'« encore », chez Louis et Hélène, est une faille insondable, une douleur qui pousse la réciprocité de la demande d'amour à la demande de mort.

Côté Louis, Lelouis, comme elle l'appelle, nous disposons de nombreux documents « cliniques », voulus comme tels par lui, en particulier sa deuxième biographie : *L'avenir dure longtemps*, écrite en 1985, cinq ans après le drame. Celle-ci n'a pas seulement pour but de soulever « la pierre tombale du silence » liée au non-lieu, mais aussi de servir à « éclairer ses contemporains » en se prenant lui-même comme « cas clinique ». Il faut dire qu'il n'a eu de cesse de le faire avec Hélène, en tout cas par écrit : ces lettres en sont le témoignage et, en même temps, le reflet du dialogue conflictuel qui les a unis/désunis pendant trente-quatre ans. Côté Hélène, et faute de la publication toujours ajournée de ses propres lettres, on ne peut que s'appuyer sur leurs reflets entrevus dans le miroir de la correspondance écrite par Louis.

Cette correspondance de sept cents pages, étalée de 1947 à 1980, souvent liée aux aléas de santé de Louis Althusser (hospitalisations

* Intervention faite à Paris le 28 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

2. *Ibidem*.

ou mises au vert « préventives » ou de convalescence), est belle et poétique. Certes, elle contient du domestique banal, du philosophique et du politique, ce qui est attendu. Certes, aussi des cancans sur la vie intellectuelle et l'intelligentsia française. Certes, elle a le grave défaut d'être préfacée par Bernard-Henry Lévy qui rabat, avec sa cuistrerie habituelle, l'œuvre sur le sujet.

Mais ces lettres sont avant tout émouvantes, étonnamment poétiques et dignes d'un autre Louis. Poétiques et prophétiques comme celle-ci de l'automne 1949 :

« Une sacrée envie que j'ai, mon amie, de vous embrasser ! Une telle envie que je le dessinerais si je le pouvais ! Que j'ai envie de dire comment ça se ferait, comment je vous verrais tout d'un coup n'importe où, gare ou rue, ou nature, comme on rirait ensemble pour que le *silence dure*, pour qu'il n'y ait que le silence, plein, œuf et ciel, soleil et air, tout heureux de vivre sans avoir à rendre des comptes à Dieu, comme je vous serrerais dans mes bras à vous rompre les os et les chairs, et vous le souffle court et coupé vous vous dégageriez un peu pour rire à nouveau, et on se verrait riant dans les yeux, et on verrait le rire de près dans les yeux, de si près que nos lèvres riraient ensemble, à se toucher, se toucheraient sans cesser de rire, se reconnaîtraient dans leur silence tout nu, les yeux fermés sur le silence intérieur comme une vie profonde dont les bras font le tour et qu'ils tiennent fort pour qu'elle ne fuie pas. Toute la vie est là en dedans, bien prise, les mains pas plus que les yeux ne sont aveugles, mais tous deux fermés sur cette vie qui bat comme un feu sourd dans l'automne. Et voici nos mains et nos corps à la recherche de ce monde reconnu, leur monde recomposé où les aveugles voient [...] ³. » Louis, amoureux, se fait poète de la lumière, du silence, des lèvres et du rire.

Dans le même temps, comment ne pas entendre déjà la mort à l'amour liée : « [...] comme je vous serrerais dans mes bras à vous rompre les os et les chairs, et vous le souffle court et coupé [...] », et ne pas voir ces mains comme les yeux « fermés sur cette vie qui bat ».

De la même façon qu'on trouve émouvantes, attendrissantes la variation et la modulation selon les époques des petits noms qu'il lui donne (Choucha, Chourin, mon Chourin, ma Chouchinette, Petite Tête

3. L. Althusser, *Lettres à Hélène*, Paris, Grasset/Imec, 2011, p. 113.

de chourin, Bistoufle, Carpe, ma Carpillonne...), on ne peut être que frappé par l'ambivalence du surnom principal, « Chourin », qui, d'après Althusser lui-même, est une forme dégradée de « surin », nom argotique du poignard.

Il n'empêche, elle est la femme élue et, pour lui qui en a tant douté, celle qui « est la plus haute preuve de la réalité de [son] existence ⁴ ». Mais justement, pourquoi est-ce cette femme-là qui est identifiée à l'amour immuable, intangible, alors qu'il en a aimé et honoré tant d'autres au long de sa vie de grand séducteur ?

D'abord, comme il le dit à plusieurs reprises, parce qu'elle a « le fameux profil », ce trait unaire qui lui est indispensable pour tomber amoureux. Mais, surtout, elle va venir occuper pour lui la place de la bonne mère, « celle qui donne avec une générosité sans conditions », sans enfermer « entre les haies des camps, des interdits, des devoirs et des tâches ». Un monde à l'envers de celui qu'il a connu avec une mère castratrice, austère et qui l'avait mis en place d'un autre Louis idéal et idéalisé, le mort dont elle était toujours amoureuse, et qui lui demandait de jouer le rôle de « père du père », de son père défaillant ⁵.

La bonne mère, la mauvaise mère ? Celle qui donne, celle qui prend ? Pas si simple. Il y a la crainte fantasmatique de Louis d'« être possédé/dépossédé par l'Autre », en particulier quand l'Autre prend la consistance de la femme amoureuse, de celle qui le veut, lui (n'oublions pas que sa première vraie décompensation psychotique aura lieu après ses premiers rapports sexuels, à vingt-sept ans, et que les femmes amoureuses le font régulièrement fuir et/ou tomber en dépression). Cette crainte fantasmatique s'applique encore plus étroitement à Hélène et confond, conjoint les deux mères. Comme il le lui écrit quelques années après, il y a deux façons de posséder l'autre : lui prendre, ce que faisait sa mère, et lui donner sans condition, rendre le sujet encore plus débiteur et dépendant, ce que fait Hélène. Ce don qu'elle lui ferait, cette liberté qu'elle lui donnerait, y compris d'aimer ou de posséder d'autres femmes, c'est son fantasme à lui : certes, il lui parle de ses désirs (poétiquement qui plus est : une jeune fille avec « des seins beaux comme des yeux ouverts »), de ses

4. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock/Imec, 1992, p. 271.

5. L. Althusser, *Lettres à Hélène*, *op. cit.*, p. 283-284.

conquêtes transitoires et de ses amours plus durables (ses « amies latérales », comme il les appelle).

Il est persuadé qu'il peut tout lui dire, comme à une bonne mère qui peut tout entendre. Or il n'en est rien, comme le manifeste très clairement les annotations amères qu'elle porte sur une lettre de 1958, envoyée lors de vacances avec Claire, une de ses « amies latérales » qui a beaucoup compté. Il en fera l'analyse *a posteriori*, en 1985. Elle lui reprochera même d'être un monstre, de lui avoir imposé cela et tous ses accès de souffrance : en octobre ou novembre 1980, elle lui annonce qu'elle va le quitter, moyennant quoi elle s'enferme avec lui dans le petit appartement de la rue d'Ulm. Ils ne sortent pas pendant dix jours, prisonniers l'un de l'autre, sauf pour aller voir René Diatkine, leur analyste commun.

Celui-ci arrivant à convaincre Louis de se faire hospitaliser, c'est elle qui lui arrache un sursis fatidique de trois jours. Elle veut le quitter mais ne peut le lâcher. Les sentiments sont-ils toujours réciproques ? En tout cas leur souffrance, leur peur de l'abandon le sont. On sait comment ce huis clos s'est terminé avec « le souffle court et coupé d'Hélène » et les mains de Louis « fermées sur cette vie qui bat comme un feu sourd dans l'automne ».

Dans ce meurtre inconscient, Louis se détruit lui-même ; c'est un meurtre du soi. Il détruit son double dans le miroir, destruction d'autant plus troublante qu'elle est demandée en miroir par ce double. Double qui en crée les conditions subjectives en lui annonçant leur séparation, et objectives en s'enfermant avec lui qui va de plus en plus mal, en retardant son hospitalisation et en venant s'offrir, sans se débattre, aux mains aimées et meurtrières. Déjà, dans une lettre de novembre 1947, Hélène évoque sa « certitude réconfortante que le seul recours de [sa] solitude est la mort » et dit qu'elle compte sur lui pour la sauver, comme il a toujours compté sur elle.

Comme le dit Martine Menès, « l'amour est toujours réciproque, tout dépend à quelle hauteur on met le miroir ». Dans le cas de Louis et Hélène, il faut bien dire que les jeux de miroir sont compliqués, multiples, rappelant les jeux de miroir des labyrinthes.

Bien sûr, il y a le miroir Louis/Hélène, celui du même malaise d'être, de la même souffrance mélancolique et persécutive, des mêmes doutes sur la réalité de leur existence, avec les mêmes suppléances,

leurs mêmes passions intellectuelles et d'engagement : le marxisme et la psychanalyse. Et tous les deux, sur le même mode particulier : à l'intérieur et à l'extérieur, toujours au plus extime de l'Église, du Parti, de la philosophie, de l'Université, de la psychanalyse, toujours en position « d'avoir raison seul(s) contre tous ⁶ », d'être « le père du père ⁷ ».

Mais il y a d'autres identifications en miroir :

– celle de Louis et de sa sœur Georgette, le double qui le protège du père et des femmes entreprenantes, celle avec qui il partage aussi engagements catholique puis politique et assez longtemps un psychanalyste ⁸ ;

– mais aussi l'identification Georgette-Hélène, toutes deux femmes du pur amour, hors sexe, de « l'amitié », avec qui il peut parler « d'homme à homme », les deux expressions sont de lui ;

– également, on l'a vu plus haut, l'identification d'Hélène à la mère, à « la bonne mère » côté lumière et à « la mauvaise mère » côté ombre, et, dans les deux cas, à la femme qui le possède ⁹ ;

– et, *in fine*, derrière Hélène identifiée à la mère, à Georgette, à Louis, une dernière identification à I(a). Comme sa mère l'a placé, lui, en place d'idéal du moi, en place de ce fiancé, cet autre Louis, mort glorieux de 1918, auréolé de toutes les qualités en particulier intellectuelles, il se retrouve à la même place pour Hélène. Et symétriquement, le courage passé et présent (résistante, communiste « exclue » mais militante) d'Hélène, la rigueur intellectuelle d'Hélène la met en place d'idéal du moi.

L'amour qu'ils se portent, je proposerai alors de l'écrire : I(a) \diamond I(a). Avec une question : au-delà de la structure particulière de ces deux sujets, ne peut-on faire l'hypothèse – discutable peut-être, à discuter donc avec notre courtoisie habituelle – de la généralisation de ce mathème ? Dans la mesure où ce qui aveugle toujours dans l'amour, c'est de voir I(a) dans le partenaire, d'avoir une relation avec I(a),

6. *Ibid.*, p. 177.

7. J.-P. Drapier, « Althusser... vir », *Nervure*, journal de psychiatrie, tome VII, décembre 1994, p. 36 (dans un « Dossier Althusser » très complet).

8. Y. Moullet-Boutang, *Louis Althusser, une biographie*, Paris, Grasset, 1992.

9. *Ibid.*, et G. Pommier, *La Mélancolie : vie et œuvre d'Althusser*, Paris, Flammarion, 2011.

pourrait-on faire de $I(a) \diamond I(a)$ le mathème de l'amour en général, de l'amour pré-analytique en tout cas dans sa réciprocité ?

Alors, peut-être, le « nouvel amour » dont parle Lacan, en fin d'analyse, débarrassé de ses oripeaux, reconnaissable à ce qu'il s'adresse à ce que l'autre n'a pas, pourrait-il s'écrire : $(a) \diamond (a')$ ou mieux : $() \diamond ()$?